

A l'occasion du 14 avril : le canton de Vaud

Autor(en): **Olivier, Juste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 17

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A l'occasion du 14 Avril.

LE CANTON DE VAUD

Ah oui ! Sachons sourire au milieu des tempêtes
A ces premiers rayons qui luisent sur nos têtes !
C'est le matin, c'est le réveil !
Ainsi le laboureur, quand il sort du village
Et qu'il voit scintiller l'herbe du pâturage,
Salue et bénit le soleil.

Ne nous effrayons pas si quelquefois l'orage
Passant dans notre ciel ternit par un nuage
Cette lueur du jour naissant.

Quand de la foudre au loin retentit la voix sombre,
Restons fermes chez nous et n'allons pas, dans l'ombre
Trébucher sur un sol glissant.

Vivons de notre vie ! Assez longtemps esclaves,
Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,
Marchons dans une route à nous !

En attendant le jour où les peuples du monde,
Secrètement poussés dans une paix profonde
Enfin se réuniront tous.

Soyons républicains ! La Gauloise Helvétie
Aux fils Germains de Tell aujourd'hui s'associe :
La République est leur dépôt.

C'est un germe caché dans un sol héroïque :
Le vent de l'avenir, qui souffle d'Amérique,
Le saura mûrir assez tôt.

Surtout, soyons chrétiens ! La croix resplendissante
Surmonte toujours plus la nuée impuissante
Où s'aveugla l'orgueil humain.

D'âges renouvelés, une avenue immense
S'ouvre devant la terre et la croix recommence
A lui montrer le vrai chemin.

Puis, nous aurons toujours, quoi que le temps amène,
Quel que soit le drapeau que la famille humaine,
Pour signal, arbore à nos yeux.

Nous ne perdrons jamais cette belle nature,
Sous des monts parfumés le Léman qui s'azure
Au souriant regard des cieux.

Juste Olivier.

LE NUAGE

J'AI toujours aimé voir briller la lune ;
le soleil, lui, peut se lever avant moi
autant qu'il le voudra, mais je tiens
particulièrement à me trouver sur les lieux lors-
que la lune sort de son lit de nuages et s'élève
dans le ciel avec sa tranquille majesté de reine
sûre de son éternel royaume. — Etant enfant,
lorsque ma sagesse avait mérité une récompense,
je demandais de rester debout pour voir le lever
de la lune. Plus tard, à vingt ans, j'ai rêvé à sa
lumière sereine ; je lui ai confié tout bas des
secrets qu'elle seule a entendus ; puis elle a as-
sisté à des échanges de paroles et de promesses
qu'elle n'a jamais répétées, mais dont, de son
regard pur et grave elle a plus tard surveillé
l'exécution.

Depuis longtemps je n'ai plus rien à confier
à ma bonne vieille lune ; et pourtant je me dé-
range encore parfois pour lui rendre visite lors-
que je la sais en possession de tous ses quar-
tiers. C'est dans cette intention que, dernière-
ment je sortis un soir pour m'avancer dans la
campagne.

Marchant rapidement, je me trouvai bientôt
devant une ferme des environs, en train de cau-
ser avec le propriétaire et sa femme.

Assis devant leur maison, ils m'offrirent une
place, auprès d'eux, sur leur banc et j'acceptai
avec plaisir cette offre bienveillante.

Les deux époux paraissaient tout heureux en
m'annonçant qu'enfin la désolante sécheresse qui
durait depuis si longtemps, allait prendre fin.

— Voyez, me dit le fermier, ce nuage qui se
promène là-haut, du côté d'où nous arrive la
pluie, nous annonce un changement de temps et,
pas plus tard que cette nuit, nous allons avoir
de l'eau ! nos pauvres prés desséchés vont-ils
être contents de recevoir enfin une bonne trem-
pée !

— Oui, ajouta la fermière ; mais pourvu au
moins que la pluie ne dure pas trop longtemps !
Vous savez, une fois que le temps est dérangé,
il a souvent de la peine à se remettre.

Puis, s'adressant à son mari :

— Louis, il te faut au moins bien penser à ce
que tu veux donner à faire demain au domesti-
que — car rien n'est plus ennuyant que de voir
les hommes se traîner par la maison sans rien

faire. Il me semble que tu devrais sortir déjà ce
soir la seille à purin ! la pluie de cette nuit la
tremperait et ce serait de l'avance pour demain :
car on ne saura par où commencer ; dès que la
terre sera un peu mouillée il faudra labourer le
jardin pour planter les haricots et les choux. Tu
as aussi de la paille à arranger pour attacher la
vigne, et puis, voir s'il y a des outils pour les
foins qui auraient besoin d'être raccommodés ; en
tous cas il se trouvera sans doute des dents à
remettre aux râtaeux !

— Encore quoi ?... fit le fermier impatienté :
quel travail pourrais-tu nous trouver encore
pour demain ? pour un pauvre jour pendant le-
quel on pourra avoir le plaisir de regarder tom-
ber de la pluie, ce plaisir que nous espérons en
vain depuis des jours et des semaines ? Si on ne
peut s'accorder un peu de répit pendant une
journée de mauvais temps, il vaudrait autant
être des esclaves ! Et puis, tu dois joliment
amuser cette dame avec tes histoires de seille à
purin et de dents de râtaeux !

— Oh ! monsieur, ne regardez pas à moi pour
parler de vos travaux, lui dis-je, ceux de la
campagne m'intéressent beaucoup et je suis heu-
reuse d'avoir pu me reposer un moment auprès
de vous !

Malgré mes paroles, le fermier resta sombre
et maugréa encore contre les femmes qui fe-
raient mieux de s'occuper de leurs marmites !

Je jugeai prudent de me lever pour retourner
sur mes pas. Chose curieuse ! pendant que le
paysan et sa femme se préparaient une petite
révolution conjugale, l'auteur de la querelle, le
nuage, précurseur de la pluie filait, filait douce-
ment du côté de la montagne derrière laquelle il
allait disparaître.

En même temps, la lune pleine et magnifique
faisait là-bas une grandiose apparition dans un
ciel d'une incomparable pureté !

Malgré tout, de poétiques pensées ne m'occu-
pèrent pas ce soir-là, mais je me dis en me hâ-
tant vers ma demeure : « Il est certain que s'il
y a quelque part dans ce moment des éclats de
tonnerre, de la pluie, de la grêle et du vent, tout
cela ne sortira pas du nuage, messenger trompeur
de la pluie ! »

C. Ribaux.

A l'examen. — Un élève vétérinaire passe un exa-
men. Le professeur lui pose la question suivante :

— Si vous étiez établi vétérinaire et qu'un client
vous amenât un cheval d'apparence vigoureuse, mais
poussif, que conseillerez-vous à son propriétaire ?
— De s'en défaire le plus vite possible.

La joie en deuil. — On le « deuil en joie », comme
vous voudrez. Ça se passe chez un costumier, la
veille des Brandons.

Une demoiselle désire louer un domino noir, com-
plètement noir :

— Vous comprenez, dit-elle, c'est que je suis en
grand deuil ; je ne puis pas porter un costume de
couleur.

LE MOINEAU D'OUCHY

N lit dans l'*Aviculture* :

Le moineau passe pour peu intelligent.
Ah ! que non, du moins pas chez nous.
Preuve en est la curieuse observation suivante
faite par un journaliste :

« J'avais pris à Ouchy, 10 heures 05, le ba-
teau pour Evian. C'était le *Genève*. Je m'étais
installé à l'arrière. Comme je l'avais déjà re-
marqué, une demi-douzaine de moineaux quit-
tèrent les arbres du quai pour venir, pendant
l'arrêt du bateau, picorer sur le pont les miettes
laissées par les voyageurs. D'habitude, les moi-
neaux regagnent le rivage avant le départ du va-
peur, sachant sans doute que leur vol ne leur
permet pas de franchir au-dessus du lac une dis-
tance un peu grande.

» Ce matin-là, les oiseaux trouvèrent un fes-
tin copieux sur le pont. Mais aux premiers tours
de roue, ils se hâtèrent de regagner la terre.
Pourtant, il en restait un qui picorait sans relâ-
che et, pendant qu'il avalait toutes les miettes, il
ne s'aperçut pas, d'abord, qu'il était emprisonné
sur le bateau. Brusquement, il revint à lui, sauta
sur le bastingage, regardant inquiet autour de
lui. Il courut vers l'avant, mais c'était partout

l'étendue d'eau sans limite ; la brume empêchait
de voir la côte de Savoie. Le pauvre oiselet re-
vint à tire-d'aile à l'arrière ; puis, éperdu, af-
folé, il voltigea de çà et de là, en poussant des
cris aigus.

» Mais le bateau siffle pour saluer, selon l'u-
sage, la rencontre du *Montreux* qui d'Evian ve-
nait à Ouchy. Les deux vapeurs se croisent à
environ 150 mètres de distance.

» Le pierrot est juché sur les cordages ; il
tourne la tête d'un côté et de l'autre, comme s'il
réfléchissait à ce qu'il allait faire. Puis il prend
son élan tout à coup et vole éperdument vers
le *Montreux*. En sorte que le moineau a été ramené
à son gîte sans billet d'aller et retour par les
soins de la Compagnie générale de navigation
sur le lac Léman. La leçon lui aura-t-elle pro-
fité ? Peut-être ; mais il est bien, maintenant,
dans le cas de recéder. Malin, le Pierrot ! »

Bonne nouveau style. — Comment, Clémence, vous
voulez me quitter. De quoi vous plaignez-vous ? Je
fais toujours moi-même la moitié de votre ouvrage.

— Ben oui ! mais là, sincèrement... je ne suis pas
du tout satisfaite du travail de madame !

Logique. — Vous dites que vous êtes végétarien.
Comment expliquez-vous cela ?

— Oh ! c'est bien simple, je mange la viande du
bœuf, et le bœuf ne se nourrit-il pas de végétaux ?



ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

Certes, on trouve de belles vallées en Suisse, et
beaucoup ; qui pourrait les compter ? Aucun livre
d'école ne s'est encore avisé de les mentionner tou-
tes. Celle qui abrite Heimiswyl et qui s'étend le long
de la rive droite de l'Emme bernoise à partir de
Berthoud est, sinon l'une des plus belles, du moins
l'une des plus riantes et des plus prospères. Les
montagnes qui l'entourent ne présentent rien d'im-
posant ni d'extraordinaire. Ce sont de bon gros co-
teaux de l'Emmenthal, en bas d'un vert pâle, en haut
d'un vert foncé ; cultivées ou couvertes de pâturages
dans leurs régions inférieures et sur la hauteur cou-
ronnées de sapins. Comme c'est une vallée transver-
sale, aboutissant au Nord-Ouest à celle plus impor-
tante où l'Emme a fait son lit, la vue y est fort res-
treinte. On ne peut voir les Alpes qu'en s'élevant sur
le revers des montagnes qui de droite ou de gauche
enserrent le pays, mais de là, au midi, elles s'offrent
dans toute leur majestueuse beauté. De toutes parts
une eau limpide s'échappe des rochers, s'écoule dans
les prairies et le sol ainsi arrosé est propre à toute
sorte de cultures. La vallée est riche, les maisons jo-
lies, coquettement ornées ; si quelqu'un désire visi-
ter ces célèbres habitations de l'Emmenthal et se
rendra compte de leur architecture, il en trouvera en
grand nombre et de fort belles dans la vallée dont
nous parlons.

En 1796 vivait dans une de ces métairies, en qua-
lité de servante, Elsi Schindler : on prétend que ce
n'était pas son véritable nom. C'était une étrange
fille et personne ne savait qui elle était ni d'où elle
venait. Une fois, au printemps, — il se faisait tard
— on avait frappé à la porte, et lorsque le paysan
eut ouvert la fenêtre pour voir qui était là, il aper-
çut une grande jeune fille sur le seuil. Elle portait
un paquet sous le bras et lui demanda un asile pour
la nuit. C'est encore une ancienne coutume dans le
canton de Berne qui permet à tout voyageur à court
d'argent ou peu disposé à passer la nuit à l'auberge,
de s'adresser à la première maison de paysan qu'il
trouve sur son chemin. On lui accorde l'hospitalité
soit à l'étable, soit dans un bon lit chaud ; le soir,
on lui donne à manger et à boire, et parfois, le ma-
tin, on lui glisse dans la main quelque menue mon-
naie pour l'aider à continuer sa route. Que de mai-
sons dans le pays qui pratiquent chaque jour cette
hospitalité que l'Orient revendique pour lui seul !

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint
aux meilleures conditions tous les vêtements
défraîchis.